

L'OCEAN, D'UNE TERRE L'AUTRE

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large.

Contactez le 06-60-66-99-09 ».

J'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ?

Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?

Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :

« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina.

Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Il est vingt heures. La Bérézina oscille dans une élégante sarabande autour de sa quille. Aujourd'hui encore, je garde dans mon souvenir, le moindre geste, le plus infime des détails, toutes les paroles échangées ces jours-là. J'ai l'impression, chaque fois que je les évoque, de revivre les événements qui se sont produits il y a maintenant plus de deux ans.

Je mentirais si je disais que la nuit précédant le fameux rendez-vous fut sereine. J'avais débarqué dans ce port breton la veille après une traversée en diagonale, en voiture, depuis mes montagnes. Voyage épuisant, motif détestable. Sophie venait de me quitter. La bataille pour le partage des dépouilles avait été laborieuse. J'avais beaucoup cédé. Partir, quitter un environnement pesant, rejoindre un lieu imprégné de souvenirs agréables. De cette contrée paisible sur un rivage délaissé par les touristes en cette période automnale, je gardais la mémoire de vacances heureuses en famille avec les enfants.

Je suis descendu dans la seule auberge ouverte en cette période de l'année. Ma première nuit, un jeudi soir, je l'ai passée à récupérer. Elle s'est terminée tardivement. Le lendemain, seule la bienveillance de la propriétaire m'a permis de prendre un petit déjeuner en dehors de l'horaire règlementaire. Puis, j'ai traînaillé sur le port. J'ai acheté la gazette locale faute de journaux nationaux dont je suis un lecteur assidu. J'ignorais encore que je succomberais à la tentation de répondre à un message caché en pages intérieures. J'ai terminé ma déambulation à la terrasse du café, sur le port. J'ai poursuivi ma nuit en m'abandonnant à une douce rêverie,

surpris de ne pas découvrir, derrière quelques inoffensifs cumulus, des pics couverts de neige. Basse était la marée, flageolante mon énergie. J'ai commandé, sans originalité, un encas à base de crêpes et de cidre. La boisson ne sera pas rendue responsable de mon endormissement prolongé. Après la prise d'un café dont la matière s'était concentrée au fond de la tasse et la tonicité évaporée, j'ai rejoint un banc au bord de l'eau. L'arrivée de la brise du large, l'agitation de mouettes affamées, le tintement des embarcations chahutées par la remontée des eaux m'ont rappelé à la vie. J'avais toujours le journal sous le bras. Des faits divers barraient la une. Des dépêches d'agence résumaient l'actualité nationale et internationale dans une page intérieure bordée de publicités. La rubrique « Annonces » était copieusement remplie d'une foison de sous-rubriques à parcourir par des dormeurs en quête d'un sommeil tardant à venir.

J'ai regagné ma chambre, me suis allongé sur le lit. Sans surprise, l'inévitable se produisit. Le téléphone sonna alors que tous mes repères temporels s'étaient égarés avec mes rêves. La propriétaire m'interrogeait sur mes intentions pour le repas. Je lui confirmais mon souhait de dîner sur place. Après un repas léger, j'ai éprouvé le besoin d'une marche. La fraîcheur me persuada d'en abrégier le cours. De retour dans ma chambre, je me suis vautré dans l'unique fauteuil aux ressorts fatigués. L'index de ma main droite s'épuisa rapidement sur les touches de la télécommande. Il ne me restait plus que les feuilles froissées du journal pour occuper mes doigts.

La rencontre entre une annonce lancée comme une bouteille à la mer et un lecteur disposé à se courber pour cueillir l'objet tient d'un enchaînement improbable. J'ose prétendre qu'il s'agissait, ce fut mon intuition, du télescopage de deux solitudes. Je n'étais pas dans l'état d'esprit de partir à la recherche d'une femme d'âge mûr pour une soirée de plaisir. Dans le passé, l'occasion m'avait été offerte de succomber à des propositions féminines pour des soirées coquines. Là, il s'agissait d'une autre histoire.

Pour corriger le poids des ans dont elle se disait accablée, la « vieille dame » multipliait les qualificatifs flatteurs. Intrépide, téméraire, prête au voyage. Était-ce ruse ou réalité ? Elle souhaitait un compagnon ou une compagne de voyage. Je n'ai pas mesuré sur le champ toute l'ambiguïté de son indécision. Si d'aventure, il y avait pléthore de candidats, de quel genre l'heureux élu serait-il porteur ?

Je ne suis pas superstitieux mais le numéro de téléphone aurait dû m'alerter. Des zéros et des multiples de trois, sans trois. Mise à part le 06 initial, coup de publicité pour un opérateur de téléphonie ou tentative de rassurer un interlocuteur pris de doute, on remarquera qu'au couple

60-66 correspondait la paire 99 09, reflet symétrique, jeu de miroir inversé, as de pique d'un tarot provocateur. Il y avait de la magie dans cette association. Le plus étrange n'était-ce pas d'avoir obtenu la voix d'un correspondant. Ou d'une correspondante. Cette voix, aux sonorités métalliques, paraissait venue d'un autre monde, à moins que la réception ne produisit cette étrangeté, dans cette chambre à l'éclairage vacillant, dans un port d'un Finistère lointain.

Autoritaire la voix. Faites-ci, ne faites pas ça. Ces injonctions m'impressionnèrent plus que de raison. Les circonstances sans doute. J'étais désarmé. A l'instant, je n'ai pas mesuré le télescopage effrayant entre une promesse de voyage incertaine et ce navire affublé du nom incroyable de La Bérézina. Je n'ai réalisé qu'au cours de cette courte nuit l'audace, ou l'inconscience, d'un marin bravache assez fou pour se livrer à des vagabondages océaniques dans les entrailles d'une coquille destinée à se fracasser. Le nom de ce voilier résonnait comme un mauvais présage. Fallait-il qu'une maudite malédiction me poursuivît tandis que je recherchais un havre de tranquillité pour oublier.

Le lendemain matin, dès le réveil, je courus sur le port. Un beau et long voilier, La Bérézina, nom bien visible sur les flancs, peint en lettres gothiques, non seulement n'avait pas sombré mais trônait en maître sur tous les rafiots alentour. Le désastre, s'il arrive parfois, serait-il donc inscrit d'avance sur une coque fragile ?

Le café, ce matin là, n'eut pas son parfum habituel. Il m'a semblé avaler le jus d'une herbe amère, une potion difficile à digérer. Mon interlocuteur, à supposer que ce fut un être humain, ne m'avait pas laissé le temps de la réponse. Le désistement était permis. J'avais appelé depuis mon portable. Il serait difficile de me localiser et de m'identifier. Bien sûr, je n'avais rien à perdre, mais le doute s'était installé, j'avancerais à pas de loup.

Sous mon crâne en surchauffe, les interrogations se bousculaient. Partir en voyage sans connaître la destination ? Que fallait-il emporter ? Aurais-je besoin d'argent ? Fallait-il prévenir l'auberge de mon absence pour une durée indéterminée ? Que dirait la propriétaire ? L'insouciance du premier instant avait laissé place à un flot de questions aussi sournoises les unes que les autres. Le fondement de ce questionnement sans fin reposait sur une réalité incontournable, mon irrépressible peur, panique insurmontable de l'élément liquide. Je suis un homme de la terre ferme. L'instabilité de la masse fluide, je l'ai toujours détestée. Monter à bord d'une embarcation, à 20 heures, ignorant des manœuvres et de la navigation, en compagnie d'une dame, certes téméraire, mais vieille, dans quel pétrin je mettais le pied ?

Tout le jour, ces pensées malsaines me poursuivirent. Plusieurs fois, j'ai arpenté les rues, la place, le quai. J'ai avalé café après café, effectué de brefs séjours dans ma chambre, préparé mon sac à dos, retirant une chemise, ajoutant un pull, ou l'inverse, prévenu la réception de mon absence pour me rendre chez des amis, laissant mon numéro de mobile. Dans cette agitation désordonnée, imperturbable, La Bérézina se balançait accrochée à ses amarres.

Je suis arrivé sur le quai bien avant l'heure. Il soufflait un fort vent d'Ouest. Pas de badaud, seul un inquiet dans l'attente. La première salve de huit coups tinta à l'horloge de la mairie. Quand le dernier son de la seconde série se perdit vers l'intérieur des terres, arriva, tous phares allumés, un véhicule d'un modèle ancien, de marque étrangère. Il s'approcha du quai, s'aligna parallèlement à La Bérézina. Le chauffeur en descendit. C'était une femme. Elle portait une robe longue, sa taille soulignée par une veste ajustée. Sous une silhouette fine et un port droit se laissait entrevoir une jeunesse en contradiction avec l'annonce. Elle s'est avancée, m'a tendu la main :

- Bonsoir. Vous êtes la personne qui a téléphoné hier ?
- Bonsoir. Oui, j'ai répondu à l'annonce.
- Tenez, mettez vos bagages dans le coffre.
- Mais, je croyais que nous partions par la mer.
- Sachez, Monsieur, que je n'ai jamais emmené mes invités en bateau.
- Il est vrai que vous n'avez pas été très loquace au téléphone. Je ne pouvais pas savoir.
- Pour savoir, attendez de mieux me connaître. Je suis Chantal et vous ?

L'intrépidité et la témérité, je la croiserai plus tard. La dame allait droit au but. Elle ne s'embarrassait pas de détour.

- Je m'appelle Georges. Pour mes connaissances je suis Djo. Si les raccourcis ne vous paraissent pas trop familiers, n'hésitez pas.
- J'opterais pour un compromis. Je vous appellerez Monsieur Djo. Après tout, je vous dois la politesse, vous êtes mon hôte.
- Comme il vous plaira Chantal. Sans vouloir vous offenser, j'aimerais avoir une idée du programme pour la suite.
- Monsieur Djo perdrait-il déjà patience ? Ce soir, vous êtes mon invité. Vous vous calmez. Je ne vous veux aucun mal. Je vous avouerai tout.

Nous partîmes. La route me parut brève. Nous sommes arrivés à la nuit, après avoir traversé un village peuplé de chiens réveillés par notre passage. La maison de Chantal était établie sur un promontoire à l'écart. Une fois le moteur à l'arrêt, ne s'entendait plus que l'agitation des vagues, en contre bas.

- Ne vous inquiétez pas. L'océan est hors de portée. Un coup de vent est annoncé pour la nuit. J'espère que vous dormirez.

Chantal avait organisé la réception. Près d'une cheminée aux braises engourdies, une table était dressée avec deux couverts. Elle me demanda si j'appréciais les fruits de mer. Je lui répondis que j'avais été nourri à l'huile de foie de morue, que ces mêmes morues agrémentaient parfois mes repas du vendredi. Elle ne tarderait pas à comprendre qu'avec le temps mes goûts s'étaient enrichis. Elle s'éclipsa quelques instants et me laissa tout loisir d'examiner le meuble en bois qui servait de bibliothèque. Pour ce qui m'était donné d'observer, Chantal était une monomaniaque. Les ouvrages exposés sur les étagères se rapportaient à la mer. Beaucoup relataient les exploits de navigateurs célèbres, hommes ou femmes, récents ou anciens. Certains m'étaient totalement inconnus.

Avec le retour de Chantal, nous nous installâmes pour le dîner. Les traits de son visage portaient la marque d'une personne d'un âge plus avancé qu'il n'y paraissait et que ne le laissait supposer sa silhouette. Un maquillage habile atténuait les rides du front et des joues. Pour les profonds sillons de son cou, l'art des dissimulations n'y suffisait pas. Ses cheveux drus, dans leur couleur blanche naturelle, tirés vers la nuque en un chignon discret, rendait tout l'éclat à ses yeux bleus qu'elle plissait avec malice en un sourire qui éclairait son visage. Elle gardait de sa jeunesse un charme et une distinction de bon aloi.

Ma présence en ces contrées intriguait Chantal. Elle voulut connaître les raisons de ma réponse à son annonce. Je n'entrai pas dans les détails de mes états d'âme des dernières vingt quatre heures. J'insistai plutôt sur mon désœuvrement et l'excitation à l'idée d'une occupation inattendue. Son visage s'illumina tandis que je crus percevoir dans son regard un voile mélancolique.

- Je vous ai surpris à examiner les livres. Les aventures des navigateurs vous intéressent ?
- Comme m'intéressent les exploits des alpinistes. Ils me fascinent et, à travers eux, je vis des aventures par procuration.

- C'est exactement la même chose pour moi. Les aventuriers des mers réalisent des prouesses hors d'atteinte de mes compétences. L'océan m'attire et m'effraie. Je l'observe depuis la terre ferme et je navigue dans les livres. Je suis une craintive intrépide, je pratique la témérité verbale.

Elle m'apprit que son grand père avait disparu en mer. Son embarcation de pêcheur n'avait pas résisté à la tempête. Il avait péri avec ses compagnons. Son père, fanatique de régate, n'était jamais revenu d'une course au large. Elle attribuait à ces événements son attitude craintive. Elle sortait en mer les jours de calme plat. Le cabotage avait sa préférence. Affronter le grand large la rebutait. Elle vagabondait le long des chemins côtiers. Elle s'étonnait qu'un montagnard s'accommode de sentiers aussi peu pentus. Je lui expliquais que la marche le long de la côte réservait les mêmes surprises que l'excursion en montagne, comme un déplacement dans un espace à deux dimensions. A chacun sa hantise, pour elle l'horizontalité, pour moi la verticalité.

Les coquilles vides s'étaient accumulées au bord du plat. De la bouteille de vin blanc des pays de Loire, il ne restait plus qu'un fond.

- On se croit maître de ses décisions. Pourtant, notre rencontre sur cette lande ventée, aucun de nous deux ne l'aurait envisagée il y a encore deux jours. Votre présence résulte d'une séparation, ma requête d'un pressentiment. J'ai la conviction que j'arrive au bout de ma course.
- Quand je vous vois, vive, déterminée, je ne peux le croire. Ne m'avez-vous pas invité à un voyage ?
- Ne vous fiez pas aux apparences. Le paraître se corrige, s'ajuste. L'inquiétude ronge de l'intérieur. N'est-ce pas elle qui vous a poussé loin de chez vous ?

Chantal marqua un temps d'arrêt. Son regard se porta vers la cheminée. Puis elle tourna son visage vers moi et, dans un demi-sourire, murmura :

- J'ai un souhait très cher à accomplir. Je désire me rendre sur l'île, dans la maison de mes ancêtres, pour y passer quelques jours. Ce sera un retour vers le temps de mon enfance. C'est là que j'ai vécue, blottie sous les couvertures, de grands moments d'excitante angoisse tandis que des vents tempétueux soulevaient des vagues assourdissantes. Subir encore une fois un furieux ouragan, à l'abri de murs épais. Vous croyez maîtriser les éléments. Vaine illusion. Mais laissez-moi croire encore en

« la vieille dame intrépide et téméraire ». Ce sera peut-être ma dernière visite sur l'île. C'est pourquoi j'ai besoin d'une présence attentive. Puisque vous en êtes d'accord, nous partirons dès demain. Le mauvais temps est annoncé.

En cette saison, il n'y avait qu'une navette par semaine entre le continent et l'île. Celle-ci quitterait le port à 11 heures. On profiterait de l'accalmie. J'ai sans doute affiché une mine interrogative. Y décela-t-elle un doute ? Dans un sourire, elle ajouta que j'avais toute sa confiance. Que les gens de la montagne, comme ceux du bord de mer, s'adaptaient aux circonstances. Après tout, l'île n'était située qu'à quelques encablures du continent. C'était une opportunité pour chacun d'affronter ses doutes. Compris dans l'excursion, la vieille dame m'offrait une cure pour adoucir mon spleen.

Alors, elle me montra ma chambre. Elle me réveillerait à huit heures. Nous nous sommes souhaités « Bonne nuit ».

J'étais sur le point de m'endormir quand un vent violent s'est levé. Il soufflait par rafales, modulait ses sifflements, jouait des angles de la bâtisse. L'édifice avait résisté à de biens plus terribles assauts. Cette pensée me rassura. Les vagues s'abattaient sur les rochers en contrebas en un vacarme incessant. Je me suis enfoncé sous les couvertures, j'imitais l'enfant Chantal autrefois sur son île. Chantal et ses craintes prémonitoires m'inquiétaient. Plus que la mer déchaînée, c'est ce pressentiment mauvais qui m'angoissait. C'est lui qui m'empêchait de trouver le sommeil. Que la vieille dame compta sur moi pour la rassurer voilà qui était bien étrange.

Je crois que je me suis endormi en fin de nuit.

Je me suis réveillé en sursaut. Le vent avait cessé. Tout était calme. Particulièrement calme. Un liseré lumineux bordait la fenêtre de ma chambre. J'ai poussé le volet. C'était un jour sans soleil, une journée d'accalmie après la nuit agitée. Je peinaï à retrouver mon portable et découvrit avec surprise que le cadran indiquait 10 heures. J'ai enfilé les pantoufles posées à portée d'orteil par Chantal et suis parti à sa recherche. La table dressée la veille avait été débarrassée. La pièce était en ordre. Dans la cuisine, les couverts étaient prêts pour le petit-déjeuner. De Chantal, point. Je l'ai appelée, d'abord mezzo voce, puis de plus en plus fort. J'ignorai quelle était sa chambre. J'ai frappé à toutes les portes. Je dus me rendre à l'évidence, Chantal, avait disparu.

Au village, j'ai donné l'alerte. J'appris que Chantal était veuve depuis longtemps. On ne lui connaissait pas de famille. Les gens appréciaient son dévouement. Ils se chargeraient des démarches pour lancer l'alerte. Les conditions de sa disparition me bouleversèrent. Je n'avais qu'une hâte, fuir, me réfugier dans une retraite honteuse à l'auberge. En passant devant le port, j'ai noté l'absence de La Bérézina.

Les jours suivants j'ai consulté le journal. En l'absence de nouvelle concernant Chantal l'inquiétude grandissait. Le départ de la Bérézina intriguait également les habitués du port. Au troisième jour, je découvris, dans les messages personnels du quotidien, une déclaration qui m'était destinée. Je vous la confie dans les termes précis de son intitulé : « Cher Monsieur Djo, désolée de vous abandonner. A la réflexion, j'ai pensé qu'il était inconvenant de vous mêler à mes histoires. Comme homme de la montagne, vous manquez d'expérience pour conduire La Bérézina. Aussi, je partirais pour l'île, comme à l'accoutumé, seule, malgré le temps exécrable qui s'annonce. J'ai beaucoup trop de comptes à régler avec moi-même, mon enfance et mes ascendants pour vous impliquer dans ce voyage risqué. Notre repas commun m'a enchanté. Si mon parcours devait s'interrompre, comme j'en ai l'intuition, j'espère que le vôtre prospèrera longtemps encore en empruntant les chemins côtiers ».